

# À deux absents

*Couple heureux et brillant, vous qui m'avez admis*

*Dès longtemps comme un hôte à vos foyers amis,*

*Qui m'avez laissé voir, en votre destinée*

*Triomphante, et d'éclat partout environnée,*

*Le cours intérieur de vos félicités,*

*Voici deux jours bientôt que je vous ai quittés ;*

*Deux jours, que seul, et l'âme en caprices ravie,*

*Loin de vous dans les bois j'essaie un peu la vie ;*

*Et déjà sous ces bois et dans mon vert sentier*

*J'ai senti que mon cœur n'était pas tout entier.*

*J'ai senti que vers vous il revenait fidèle*

*Comme au pignon chéri revient une hirondelle,*

*Comme un esquif au bord qu'il a longtemps gardé ;*

*Et, timide, en secret, je me suis demandé*

*Si, durant ces deux jours, tandis qu'à vous je pense,*

*Vous auriez seulement remarqué mon absence.*

*Car sans parler du flot qui gronde à tout moment,*

*Et de votre destin qu'assiège incessamment*

*La Gloire aux mille voix, comme une mer montante,*

*Et des concerts tombant de la nue éclatante*

*Où déjà par le front vous plongez à demi ;*

*Doux bruits, moins doux pourtant que la voix d'un ami ;*

*Vous, noble époux ; vous, femme, à la main votre aiguille,*

*À vos enfants ; chaque soir, en famille,*

*Vous livrez aux doux riens vos deux cœurs reposés,*

*Vous vivez l'un dans l'autre et vous vous suffisez.*

*Et si quelqu'un survient dans votre causerie,*

*Qui sache la comprendre et dont l'œil vous sourie,*

*Il écoute, il s'assied, il devise avec vous,*

*Et les enfants joyeux vont entre ses genoux ;*

*Et s'il en vient un autre, puis un autre*

*(Car chacun se fait gloire et bonheur d'être votre),*

*Comme des voyageurs sous l'antique palmier,*

*Ils sont les bienvenus ainsi que le premier.*

*Ils passent ; mais sans eux votre existence est pleine,*

*Et l'ami le plus cher, absent, vous manque à peine.*

*Le monde n'est pour vous, radieux et vermeil,*

*Qu'un atome de plus dans votre beau soleil,*

*Et l'Océan immense aux vagues apaisées*

*Qu'une goutte de plus dans vos fraîches rosées ;*

*Et bien que le cœur sûr d'un ami vaille mieux*

*Que l'Océan, le monde et les astres des cieux,*

*Ce cœur d'ami n'est rien devant la plainte amère*

*D'un nouveau-né souffrant ; et pour vous, père et mère,*

*Une larme, une toux, le front un peu pâli*

*D'un enfant adoré, met le reste en oubli.*

*C'est la loi, c'est le vœu de la sainte Nature ;*

*En nous donnant le jour : « Va, pauvre créature,*

*Va, dit-elle, et prends garde au sortir de mes mains*

*De trébucher d'abord dans les sentiers humains.*

*Suis ton père et ta mère, attentif et docile ;*

*Ils te feront longtemps une route facile ;*

*Enfant, tant qu'ils vivront, tu ne manqueras pas,*

*Et leur ardent amour veillera sur tes pas,*

*Puis, quand ces nœuds du sang relâchés avec l'âge*

*T'auront laissé, jeune homme, au tiers de ton voyage,*

*Avant qu'ils soient rompus et qu'en ton cœur fermé*

*S'ensevelisse, un jour, le bonheur d'être aimé,*

*Hâte-toi de nourrir quelque pure tendresse,*

*Qui, plus jeune que toi, t'enlace et te caresse ;*

*À tes nœuds presque usés joins d'autres nœuds plus forts ;*

*Car que faire ici-bas, quand les parents sont morts,*

*Que faire de son âme orpheline et voilée,*

*À moins de la sentir d'autre part consolée,*

*D'être père, et d'avoir des enfants à son tour*

*Que d'un amour jaloux on couve nuit et jour ? »*

*Ainsi veut la Nature, et je l'ai méconnue ;*

*Et quand la main du Temps sur ma tête est venue,*

*Je me suis trouvé seul, et j'ai beaucoup gémi,*

*Et je me suis assis sous l'arbre d'un ami.*

*Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869)*

